Une mémoire “gommée” en héritage

Fabrice Grognet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/523>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.523

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 120-124

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Fabrice Grognet, « Une mémoire “gommée” en héritage », *Hommes & migrations* [En ligne], 1293 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.523>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Une mémoire “gommée” en héritage

Fabrice Grognet

“L’immigration est un sujet qui me tient à cœur, puisque cela touche à l’histoire de ma famille. Mes grands-parents étaient des immigrés tchécoslovaques. Et moi, je crois que je me suis toujours sentie tchécoslovaque. En 1968, j’étais très jeune – j’avais onze ans – et pourtant je me souviens d’avoir vu à la télé les images des chars dans Prague et d’avoir pleuré. J’étais bouleversée. Mon père, quant à lui, ne se sentait pas concerné et disait qu’il était français. Je crois qu’il respectait finalement ce que son père voulait. Et c’était moi, du haut de mes onze ans, qui disais à mon père : ‘Mais tu ne te rends pas compte ? ! D’accord, tu es français, mais pas complètement. Tu es tout de même né en Tchécoslovaquie, pas en France.’ Je me souviens d’avoir eu de grands débats à ce sujet avec mon père pendant l’adolescence”, Sylviane Drvar.

- 1 En février 2010, Sylviane Drvar vient visiter la Cité nationale de l’histoire de l’immigration :

“Pour moi, cela a été un déclic. Jusque-là, j’étais partie deux fois en Tchécoslovaquie. La première fois, c’était en août 1975, j’avais dix-huit ans. À cette occasion, j’ai rencontré des neveux et des nièces de ma grand-mère. Et puis j’y suis retournée une deuxième fois, avec mon mari et mes filles pendant l’été 2005. Par ailleurs, j’avais gardé tout ce qui concernait mes grands-parents et ma famille d’une manière générale. Tout était rangé. C’était affectif.

Mais, après avoir vu les galeries du musée, je me suis dit : ‘Je sais pourquoi j’ai gardé tout cela. Nous aussi c’est notre histoire et nous aussi on a des choses à raconter.’ Cela avait donc du sens, une légitimité, de rechercher l’histoire de la famille.

D’un autre côté, j’aimerais aussi que l’on parle autrement de l’immigration. Autrement que ce que l’on fait aujourd’hui. Bien entendu, c’est également un hommage à mes grands-parents et à ma famille. Et puis je me souviens que ma mère – qui était française – disait souvent à mon père : ‘Il faudrait que tu écrives un livre, que tu fasses quelque chose sur toute cette histoire.’ Peut-être que, quelque part, c’est moi qui ai pris le relais. Je suis donc partie sur les traces de l’histoire de mes grands-parents et de leurs quatre enfants.”

Des fermes austro-hongroises aux usines des Ardennes

- 2 Joseph Drvar naît le 15 mai 1899 à Rakova, et Johanna Blahutiakova, le 7 mai 1901 à Staskov. Bien que tous deux originaires de la même région slovaque¹ (marquée par la domination hongroise² et caractérisée par l'activité agricole) de l'Empire austro-hongrois, Joseph et Johanna se rencontrent bien loin de leurs villages respectifs, alors que la Grande Guerre a déjà commencé :

"Ma grand-mère m'a raconté qu'ils s'étaient rencontrés dans une grande ferme, en 1916 ou 1917, en Hongrie. Le propriétaire était venu recruter de la main-d'œuvre dans leur région – près de 50 personnes – pour ramasser les betteraves. À l'époque, la Tchécoslovaquie n'existait pas. Elle était occupée par les Hongrois. Et ma grand-mère se souvenait que le hongrois était obligatoire à l'école et que le slovaque était donc interdit. Et, évidemment, que se passe-t-il dans ces cas-là ? Les gens se sont mis à vouloir défendre d'autant plus l'identité slovaque. Aussi, même du temps de la Tchécoslovaquie³, ma grand-mère se revendiquait slovaque."

- 3 Le 30 janvier 1918, Johanna et Joseph se marient à Staskov, juste avant que Joseph ne parte à son tour au front. À l'issue de la Grande Guerre et après la proclamation de l'indépendance de la Tchécoslovaquie (28 octobre 1918), Joseph et Johanna donnent naissance à Marie (18 novembre 1920), leur premier enfant.

- 4 Seulement, le travail manque et les conditions de vie deviennent difficiles pour la famille qui s'agrandit avec l'arrivée, le 3 septembre 1923, d'Augustin (futur père de Sylviane). Joseph envisage alors de s'expatrier, pourquoi pas en France, là où l'on recherche de la main-d'œuvre pour l'industrie et où l'immigration tchèque est facilitée par la convention signée en 1920 entre la France et la jeune nation tchécoslovaque :

"Ma grand-mère m'a dit qu'il y avait eu un recrutement d'ouvriers tchèques pour aller travailler à Mohon, dans les Ardennes. C'est ainsi que mon grand-père est parti pour la France en 1926, travailler pour l'entreprise Lefort."

- 5 La société Lefort & Cie, créée par Jean-Baptiste Lefort, ancien directeur des Clouteries de Mohon, fait en effet appel à la main-d'œuvre étrangère pour relancer son activité industrielle après que ses usines ont été démantelées pendant la Première Guerre mondiale.

- 6 Comme nombre de ses compatriotes appelés à travailler en France, Joseph Drvar arrive en train au centre de Toul⁴ (Meurthe-et-Moselle), puis prend la direction de Mohon : *"Il y est resté jusqu'en août 1927. Ensuite, il est retourné à Rakova, car il y avait un recrutement au chemin de fer tchèque."*

- 7 Seulement, Joseph est licencié en novembre 1928, peu de temps après la naissance de Thomas (le 17 septembre 1928).

"Par la suite, mon grand-père a décidé de quitter à nouveau la Tchécoslovaquie pour retourner travailler en France. Et pendant neuf mois, en attendant son départ, il a travaillé dans une scierie. À ce moment-là, ma grand-mère m'a dit qu'il avait annoncé : 'Si je pars, c'est pour toujours.' Et il n'est effectivement jamais retourné en Tchécoslovaquie. Ses enfants non plus. Il n'y a que ma sœur et moi qui soyons – je dirais presque qui ayons 'osé' – retournées là-bas."

Une famille slovaque s'installe en France

- 8 En 1929, Joseph Drvar est à nouveau recruté par l'entreprise Lefort qui emploie désormais plus de 2 000 ouvriers à travers onze communes des Ardennes. Il repart seul pour Mohon en effectuant le même trajet qu'en 1926.
- 9 Joseph envoie alors régulièrement de l'argent à sa famille jusqu'à ce que sa femme, Johanna, et deux de ses enfants – Augustin et Thomas – viennent le rejoindre en juin 1933 :

“Ma grand-mère et ses deux enfants sont venus en France avec un passeport valable trois ans. Ils sont passés par Strasbourg et ensuite, ils sont partis pour Mohon. Marie, l'aînée des enfants de la famille, était malade au moment du départ. Aussi est-elle restée chez sa grand-mère, en Tchécoslovaquie, elle est venue deux ans plus tard.”
- 10 En 1935, la famille se retrouve donc réunie à Mohon, village marqué par sa tradition et sa population ouvrières⁵, à la cité (patronale) Lefort, rue du Quatre-Septembre.
- 11 Entre-temps, le 13 avril 1934, Émile naît à Mohon :

“Ce qui est étonnant, c'est que son nom a été mal orthographié. Nous, c'est 'D.R.V.A.R', et lui, c'est 'D.W.A.R'. Il ne l'a jamais fait changer et ses fils ont aussi eu le nom orthographié de cette façon, jusqu'au moment de leur service militaire où ils ont fait remettre le 'r' à la place du 'w'. Bien entendu, il peut s'agir d'une erreur administrative, mais j'ai entendu d'autres hypothèses circuler dans la famille. Je ne sais plus qui m'a raconté cela, mais, petite, j'ai entendu dire que si mon oncle Émile s'appelait 'Dwar', c'était que mon grand-père, qui l'avait déclaré, voulait que son nom fasse plus français. Un jour, j'ai raconté cela à ma grand-mère qui m'a affirmé que c'était 'n'importe quoi'. Mais j'ai senti à l'époque que ce n'était pas si clair que cela... Et cet été, mon oncle Thomas m'a confirmé que l'erreur dans le nom avait été voulue par mon grand-père !

Toujours est-il que, comme il restait de la famille en Tchécoslovaquie, la grande blague entre mon père et son frère Émile, c'était de dire à ce dernier : 'Tu vas voir, nous, avec Thomas, nous allons avoir un héritage, et toi, avec ton DWAR, tu n'auras rien !' Ce à quoi Émile répondait que lui, au moins, il était né en France. Il en était fier, tout en étant placé dans une situation un peu différente, du fait de sa naissance en France et de son nom qui le distinguait du reste de la famille.”

Gommer la vie d'avant

- 12 Après la guerre, Joseph quitte l'entreprise Lefort⁶. Joseph et Johanna deviennent alors métayers dans une ferme des environs. Thomas, de son côté, part travailler, toujours pour le compte de l'entreprise Lefort, mais dans une nouvelle tréfilerie établie en 1939 à La Tricherie, près de Poitiers, où le rejoint également Marie.
- 13 Augustin et Émile partent quant à eux s'installer en région parisienne en 1954 :

“C'est là que, peu de temps après, mon père rencontre ma mère – une Auvergnate –, serveuse dans un café à Argenteuil. En fait, mes oncles et ma tante vont tous épouser des conjoints et conjointes français. D'une certaine manière, cela était certainement dû à la volonté de mes grands-parents. Ils ont été naturalisés après guerre. Et ils voulaient absolument s'intégrer et passer inaperçus. Ils avaient cette volonté de gommer, presque à la limite de nier, leurs origines. Par exemple, ils n'ont rien transmis à propos de la Tchécoslovaquie à leurs enfants. Mon oncle Émile, qui était né en France, m'avait dit : 'Toi, tu sais des choses que, même nous, nous ne connaissons pas. Nos parents ne nous parlaient pas de ces choses-là.' En fait, ma

grand-mère a vécu avec nous. Et toute petite je lui posais des questions sur son passé. Du coup, elle m'a dit des choses qu'elle n'avait jamais dites à ses enfants. Mon grand-père ne voulait pas non plus être en contact avec la communauté tchèque. Il y avait pourtant des associations. La seule chose que ma grand-mère aurait aimée – et c'est ma mère qui me l'a raconté –, c'est que ses fils épousent des femmes tchèques. Et donc, ni mes grands-parents ni aucun de leurs enfants ne sont jamais repartis en Tchécoslovaquie."

- 14 La démarche actuelle de Sylviane Dvřar va donc bien au-delà de ses souvenirs et des réponses apportées autrefois par sa grand-mère à ses questions de petite fille. En voulant renouer avec les origines slovaques de la famille, Sylviane Dvřar s'inscrit à rebours de la volonté initiale de ses grands-parents :

"Avec le fait d'avoir lancé cette idée de retracer le parcours de la famille avec ma sœur, Évelyne, il y a des documents que l'on avait jamais vus qui réémergent, comme le passeport de notre tante, par exemple, ou encore l'acte de mariage de nos grands-parents.

Et puis, parfois, il y a des choses que l'on ne s'explique pas. Sur le carnet de famille de Marie, notre tante, non seulement il y a une erreur sur l'année de sa naissance, mais il y a surtout la mention : 'fille de Joseph Dvřar et de Maria Blawezak' [au lieu de Johanna Bahutiakova]. Le plus troublant est que ce nom revient également sur l'acte de naissance d'Émile, mon oncle, où il est inscrit : 'fils de Joseph Dvřar et de Johanna Blawezak' !

Mais ce sont surtout des papiers administratifs et des photos qui nous reviennent. Mes grands-parents étaient venus avec pas grand-chose. Et puis en 1939, pendant la guerre, ils sont partis sur les routes. Ma grand-mère et mon grand-père ont dû alors se séparer ; elle s'est retrouvée à La Rochelle et lui du côté de Poitiers. Aussi, il n'y a pas d'objets, pas de choses matérielles. Il n'y a que des souvenirs.

Aujourd'hui, il y a encore mon oncle, Thomas, qui peut nous raconter cette histoire. Et, au regard de la volonté de ses parents, je ne pensais pas que cette démarche l'intéresserait. Mais, aujourd'hui, il est d'accord pour la faire."

NOTES

1. Région de Zilina, au nord de l'actuelle Slovaquie.
2. Suite au traité de Saint-Germain-en-Laye de 1919 et au traité de Trianon de 1920 mettant fin à la Première Guerre mondiale, la Slovaquie, la Tchéquie, et jusqu'en 1939 la Ruthénie, ont constitué de novembre 1918 au 31 décembre 1992 la Tchécoslovaquie.
3. Voir à ce sujet Lubomir Liptak, 1996, *Petite histoire de la Slovaquie*, Paris, Institut d'études slaves/IRENISE, "Cultures et sociétés de l'Est", n° 24.
4. Le dépôt de Toul répartissait les immigrés entre les différents exploitants et fournissait des sauf-conduits provisoires, établis pour telle ou telle compagnie. À l'arrivée de ces immigrés sur leur lieu de travail, les entreprises devaient réclamer en échange de ces sauf-conduits les cartes d'identité de leurs ouvriers à la préfecture du département.
5. En plus des entreprises Lefort, la Compagnie des chemins de fer des Ardennes s'est aussi installée à partir des années 1850 à Mohon.
6. "A-t-il été licencié ? Je ne sais pas... Il faudrait que je demande à mon oncle pour reconstituer l'histoire."

AUTEUR

FABRICE GROGNET

Ethnologue